

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Band:** 128 (1983)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Petite leçon d'histoire dans un parc  
**Autor:** Willi, Jean-Jacques  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-344569>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Petite leçon d'histoire dans un parc

par le colonel Jean-Jacques Willi

Sans témoin, il n'y aurait pas d'Histoire, mais chaque témoin a «son» histoire. Celui que j'ai rencontré a vu Napoléon! Pas n'importe lequel de ceux auxquels vous pourriez penser..., non, le vrai, celui qui est mort ou qu'on a fait mourir à Sainte-Hélène en 1821. Vous êtes perplexe? On le serait à moins. Lisez plutôt!

C'était au Vieil-Annecy, cette charmante petite ville qui s'enorgueillit d'avoir possédé une société littéraire bien avant que Richelieu ne fondât l'Académie française en 1635. Je me prélassais sur un banc dans le jardin de l'ancien évêché, à proximité de l'emplacement où s'élevait la maison de Mme de Warens, refuge de Rousseau en 1729. Au bas d'une fontaine, une réplique de son buste par Houdon. Douce soirée de printemps, l'air est limpide, le cadre propice à la rêverie. Sur la pelouse, des amoureux batifolent parmi les clochards. Pigeons et moineaux se disputent des pousses de marronniers tombées sur le sable de l'allée. «Les pigeons sont gras», me fait remarquer l'occupant du banc voisin. Sa prononciation me laisse supposer qu'il pourrait être du nord; Alsacien peut-être? Ma question sur ce point est l'amorce d'une conversation longue et passionnante avec un vieillard jovial et cultivé, au charme indéfinissable. Pas plus Alsacien que moi le bonhomme, mais bien Confé-

déré de la meilleure trempe. Appelons-le Helveticus; il n'y verrait pas d'inconvénient (les journalistes sont si curieux).

Originaire de Regensberg, notre compatriote est né en 1895 à Kloten. Les armoiries de sa famille sont celles des Habsbourg. Bachelier, il étudie l'architecture à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. En 1915, c'est l'école de recrue. Caporal au bat fus 71, il prend part à la couverture des frontières dans le Jura. Atteint comme tant d'autres de la grippe espagnole, il en réchappe en transpirant de tous les pores au cours d'une marche forcée de Porrentruy à Bâle, où son bataillon doit garder la gare. Des wagons de marchandises y tiennent lieu de cantonnements. Le 11 novembre 1918, le convoi est subrepticement déplacé en direction du buffet de la gare, afin de pouvoir mieux fêter l'armistice...

Dans un élan francophile, Helveticus et ses camarades griffonnent à la craie sur les wagons «Vive la France!» Mais, pour notre caporal, ce n'est hélas pas fini. Alors que la plupart des autres corps de troupe sont démobilisés, son bataillon part pour Zurich. Mission: assurer le service d'ordre pendant la grève générale. En 1919, Helveticus termine avec succès ses études. Les temps sont difficiles; diplôme d'architecte en poche, il est sans travail. C'est alors qu'une petite

annonce au tableau d'affichage de l'Ecole polytechnique scelle son destin: le Gouvernement français recrute des spécialistes pour la reconstruction. Notre architecte s'engage et part pour Reims, où il travaille notamment à la restauration de la célèbre cathédrale bombardée par les Allemands. Le 14 juillet 1919, il assiste, à Paris, au grand défilé de la victoire. Il sourit en me racontant comment il a déchiré son meilleur pantalon en voulant grimper sur une grille afin de mieux voir passer les maréchaux Foch et Joffre, chevauchant à la tête des troupes alliées sur les Champs-Élysées.

A l'aise dans tout ce qui touche l'histoire de l'art, Helveticus se spécialise dans la rénovation d'anciens édifices. A Paris, on le charge, entre autres, de redorer la coupole de l'Hôtel des Invalides. Un jour qu'il contrôle les travaux, un familier des lieux lui crie de descendre de son échafaudage et lui glisse ensuite à l'oreille: «Suis-moi si tu veux voir Napoléon». Quelques spécialistes venaient en effet, pour des raisons scientifiques et à huis clos, d'ouvrir les cercueils gigognes dans lesquels Bonaparte repose aux Invalides depuis 1840. C'est ainsi que le petit caporal du bat fus 71 put apercevoir l'empereur qui semblait dormir paisiblement. Le temps a dégradé ses vêtements mais épargné ses traits, parfaitement reconnaissables selon Helveticus, visiblement ému. On connaît les propriétés conservatrices de l'arsenic, poison auquel aurait succombé Bonaparte. Les cir-

constances de sa mort n'ont pas fini de diviser les historiens.

Comme le journalisme et la politique, l'architecture favorise les relations. Helveticus fait la connaissance du maréchal Lyautey qui l'appelle familièrement son Petit Suisse et l'emmène au Maroc et à Madagascar. Architecture et colonisation font bon ménage. Lyautey se souviendra de notre compatriote et le chargera plus tard de lui construire une modeste villa de retraite à Thorey, dans les Vosges. Et Helveticus de répéter avec émotion la recommandation de Lyautey: «Pas de luxe, un maréchal de France n'a que trente mille francs de pension!» De retour à Paris, Helveticus est chargé de travaux pour l'Exposition des arts décoratifs de 1925, à l'inauguration de laquelle il déjeune avec Aristide Briand dans la galerie des glaces du Palais de Versailles. C'est aussi l'époque où il fait la connaissance de Georges Clemenceau qui aimait la Suisse. Le Tigre est vieux, il vit dans un modeste trois pièces sans chauffage et le froid l'oblige à mettre des gants pour écrire. Helveticus lui installe une cheminée. Nous sommes dans les années trente; Helveticus, protestant, épouse une bourguignonne catholique, ce qui lui vaut quelques démêlés avec le clergé, vite oubliés en raison de son activité orientée vers la construction et la rénovation d'hôtels particuliers dans les beaux quartiers, comme celui de Neuilly, près du bois de Boulogne. Ses maîtres d'œuvre ont parfois des noms prestigieux: Aristide

Briand, André Citroën, Rosenthal, des magnats de toutes sortes — finance, charbon, diamant, tabacs d'orient. De quoi faire rêver! D'une fenêtre de l'appartement qu'il habite alors à Neuilly, Helveticus assiste parfois aux rentrées matinales d'un certain duc de Windsor, ex-Edouard VIII, démocratiquement soutenu par son major-dome... Et mon interlocuteur d'ajouter en bourrant sa pipe: Quelle folle époque! Un voile de nostalgie embue un instant son regard tandis que j'égrène mentalement ce qui me reste d'un couplet de Gilles:

*C'était le beau temps de Paris,  
Quand nous fumions du Caporal  
Sous la statue d'un général,  
Était-il, je m'en souviens mal,  
A pied ou bien à cheval...*

La Ville Lumière atteint l'apogée de son rayonnement avec l'Exposition universelle de 1937. Helveticus collabore à l'édification de plusieurs pavillons. Au fil de la conversation, il évoque cette ironie de l'Histoire qui voulut que deux des pavillons les plus remarquables, ceux de l'Allemagne et de la Pologne, fussent voisins. En 1938, pour contrecarrer les visées de Mussolini sur la Corse, la France entreprend une campagne culturelle dans le cadre de laquelle Helveticus se voit confier la construction, à Ajaccio, d'un cinéma de 1200 places. L'inauguration a lieu en janvier 1938, en présence du président Daladier; sonnerie de clairons et drapeau suisse. Le retour sur le continent a moins de panache. La guerre est proche, on la pressent sans vouloir y croire; Helveticus s'affaire à

construire des abris antiaériens dans la région parisienne. Rentré au pays en 1939 et mobilisé comme presque tout un chacun, il fait son service dans le territorial. Après la débâcle du printemps de 1940, il est autorisé à regagner ce Paris qu'il aime, mais que l'occupation rend de plus en plus morne. La vie est difficile, les occasions de travail sont rares pour un architecte. Il faut entamer la réserve et recourir au système D. Un matin de 1942, alors qu'il traverse de bonne heure l'esplanade déserte des Invalides, il aperçoit une voiture de commandement de la Wehrmacht portant l'inscription «Feldmarschall», en stationnement devant l'édifice. Connaissant les lieux, il pénètre sans encombre dans le bâtiment et se trouve face à face avec les maréchaux Rommel et von Rundstedt accompagnés du général Haupt, gouverneur du Grand Paris. La conversation, à laquelle Helveticus ne tarde pas à être mêlé, porte sur l'architecture du monument. Commentaire et clin d'œil de notre compatriote quarante ans après: «Quand je pense que j'aurais pu les tuer tous les trois...»

Mais toutes les guerres ont une fin. Après les artilleurs, il faut des architectes. Ayant presque tout perdu, contraint, comme il le dit sans amertume, de repartir de zéro, Helveticus retrouve sa planche à dessin et sa règle à calcul. Il a cinquante ans. Ce n'est pas encore la guerre froide, l'idée européenne fait son chemin. A l'inauguration de la fabrique de machines à

laver *Miele*, construite sur ses plans à Hanovre, Helveticus est accueilli par le chancelier allemand Konrad Adenauer. L'amour du métier et sa solide réputation lui ouvrent les portes de nouveaux chantiers de reconstruction, tels que le «Tiergarten», célèbre jardin zoologique de Berlin, et le bâtiment d'accueil des pèlerins de la non moins célèbre basilique Sainte-Thérèse de Lisieux. Sa dernière construction importante est située dans sa ville d'adoption, Annecy; il s'agit de la fabrique de lames de rasoir *Gillette*. Le PDG de l'entreprise était à cette époque Averell Harriman, titulaire d'une multitude de fonctions officielles entre les présidences de Roosevelt et de Johnson (chargé de mission pour l'application de la loi «prêt-bail», ambassadeur à Moscou et à Londres, administrateur du plan Marshall, né-

gociateur avec le Viêt-nam du Nord, etc.). Helveticus a déjeuné plusieurs fois avec Harriman dans le petit restaurant d'Annecy où s'achèvera notre entretien. Les autres convives tendent l'oreille, notre conversation les intrigue au point d'en oublier le menu. Helveticus, lui, a bon appétit, bon pied et bon œil. Ses passe-temps préférés? La musique classique, l'histoire de l'art, les voyages et, à 87 ans, les calculatrices électroniques! A propos de bon pied: en 1960, à 65 ans, Helveticus est allé à pied de Cordoue à Madrid (600 km) en compagnie d'une amie espagnole, éprise de rusticité, et d'un âne trimbalant les valises. De quoi faire réfléchir même les légionnaires que je visiterai le lendemain à Aubagne. Mais cela est une autre histoire...

J.-J. W.

*Se servir de la guerre contre une révolte est un procédé aussi malpropre et aussi lent que de manger sa soupe avec un couteau.*

LAWRENCE